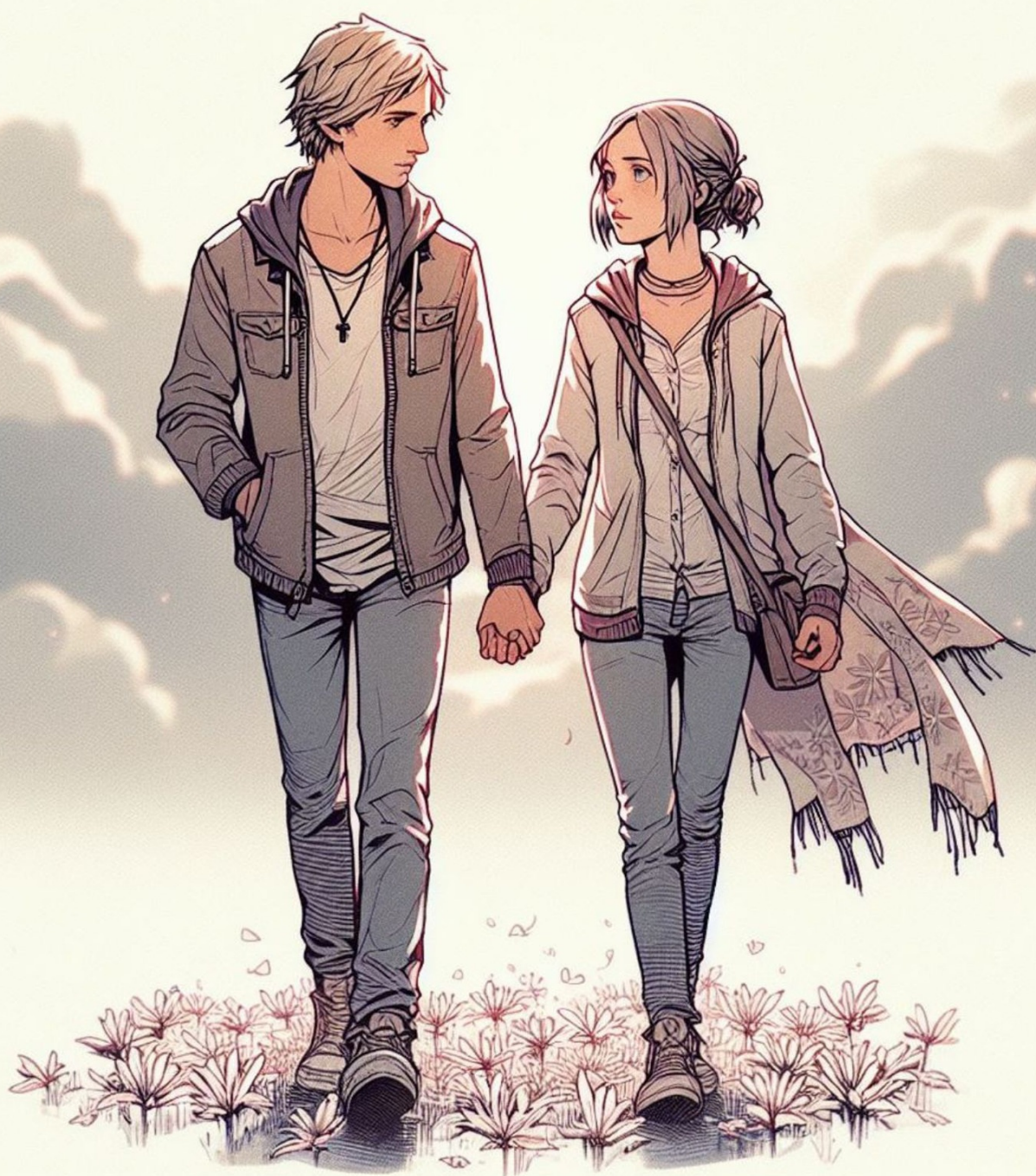


CHRISTOPHE CORBET

Écllosion intérieure



Christophe Corbet

Éclosion intérieure

© Christophe Corbet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6829-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma grand-mère Odette.

I. LE DÉTAIL QUI GÊNE

Que contenait ma banane ? Certainement pas ce que s'imaginaient mes nouveaux camarades de classe. Posté devant le tableau, tout un chacun me dévisageait avec tant d'insistance que j'en rougissais. Cette sacoche noire, semblable à une créature sombre agrippée à ma taille, incarnait à elle seule tout ce qui me différenciait des autres adolescents. Elle était ma compagne de tous les jours, mais aussi mon fardeau. Orné d'une fermeture éclair éraflée par les années de service, ce monstre à l'air déprimé prenait ma taille entre ses bras comme par peur de tomber. Son tissu autrefois noir avait viré à un gris terne, témoignant de sa longue histoire d'utilisation et de négligence. Des coutures usées trahissaient son âge avancé, tandis que des traces de stylo fuyard témoignaient des batailles perdues contre les forces de la propreté. À l'intérieur, un véritable mystère, une boîte de Pandore dont j'avais la lourde tâche d'être le gardien. Une relation de « je t'aime – moi non » plus s'était installée avec cette bête suspendue à ma taille, rappelant sans cesse sa présence comme un cauchemar récurrent. Elle demeurait mon fidèle compagnon, un objet sombre dont je ne pouvais me défaire. À part ça, rien d'atypique : je n'apparaissais ni plus grand, ni plus petit, ma chevelure avait délaissé le blond doré pour adopter le châtain clair en l'espace de mes treize années de vie et je portais les vêtements les plus quelconques, achetés au centre commercial le plus proche. Depuis qu'elle avait dégoté son nouveau boulot, ma mère ne se gênait pourtant pas pour se faire plaisir en se parant d'un beau manteau en vison, de magnifiques bijoux en or rose ou de chaussures italiennes. Mais pour moi et à cause de cette maudite banane, les accoutrements sombres premier prix remplaçaient les vêtements de marque.

Alors que le professeur me présentait à toutes ces nouvelles têtes, j'en profitai pour m'imprégner de cette salle austère, qui semblait avoir été épargnée par le temps. Les murs en béton brut, dépourvus de toute décoration mis à part quelques affiches de multiplication et des tables de conjugaison épinglées çà et là, se paraient de fenêtres hautes et étroites, ne filtrant qu'une faible quantité de la lumière froide de cette journée d'hiver. Les pupitres en bois, chacun doté d'un

trou à encrier vide, offraient des surfaces éraflées et couvertes d'innombrables griffonnages. Les odeurs des craies à bout de souffle, usées jusqu'à la moelle, de poussière irritante et de papier flottaient dans l'air immobile.

J'entendais de légers chuchotements à gauche et des gloussements caverneux à droite. Tout se passait exactement comme je me l'imaginais depuis notre déménagement. Ressasser ces prédictions en lieu et place du décompte des moutons d'hier à l'heure du coucher avait gangréné une partie de ma nuit. Le cauchemar qui s'en suivit - et auquel j'étais vraisemblablement abonné - en avait pourri la deuxième : je me trouvais perché dans la pénombre de ce fichu escalier en bas duquel se trouvait l'accès aux toilettes. Son ouverture laissait s'engouffrer un bleu hivernal comme seule source de lumière. Le monde onirique demeurerait indomptable à mes cris intérieurs et sourds à mon vœu de ne pas dévaler les marches. Forcé de me retrouver devant ce battant grinçant, je vis apparaître dans son embrasure, le visage de ma mère dont le teint translucide laissait entrevoir des pourtours de veinules. Assise sur la cuvette, elle me toisait de ses iris de glace, prête à bondir. Je pris la fuite dans un corps anormalement lourd alors que ses talons aiguille résonnaient dans mon dos.

— Allo, Elliott, vous m'entendez ?

Bon sang... encore dans la lune...

— Je vous dis que vous pouvez prendre place.

— Oui. Pardon, monsieur.

— Allez donc vous asseoir sur le siège libre, à côté de Cédric, au fond.

Regards et murmures m'escortèrent jusqu'à ma table à écrire, partagée avec un petit blond aux yeux bleus. Je n'avais pas posé mes fesses sur la chaise qu'il se mit à chuchoter :

— Salut, moi c'est Cédric.

— Oui, j'ai cru comprendre.

— Tu verras, tu ne vas pas t'ennuyer ici. Surtout à la récré ! Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Je suis ici depuis la maternelle, alors autant dire que je fais partie des m... aïe !

Un lancer de craie rouge d'une précision absurde avait atteint le petit Cédric en pleine joue. La classe se mit à couiner d'un plaisir coupable.

À première vue, Monsieur Rousseau appartenait au cercle restreint des instructeurs dépassés, pures fabrications des années cinquante où les lancers de craies, les oreilles pincées et les phrases à recopier cent fois faisaient légion. De l'après-guerre aux années quatre-vingt-dix, ses salles de classe n'avaient pas pris

une ride.

— Silence ! cria-t-il. Cédric, vos bonnes notes ne vous donnent sûrement pas le droit de déranger mon cours.

— Oui, monsieur. Pardon monsieur, répondit-il en se frottant la joue.

Les rires d'un groupe de trois garçons résonnaient plus fort que les autres. Ils ne s'étaient pas contentés de tourner la tête dans notre direction, ils avaient carrément pivoté sur leurs chaises et s'étaient avachis sur leurs dossiers pour assister au spectacle. Il ne leur manquait plus que le pop-corn.

— Allez, allez, chut ! Reprenons la vie de Bonaparte. Ouvrez vos livres page cinquante-huit.

Une fois le calme revenu, Cédric reprit son monologue à voix basse :

— Les murs ! Je fais partie des murs ! Suis-moi à la pause, je te présenterai les autres.



Rien ne distinguait les nombreuses écoles que j'avais fréquentées, pas même leurs récréations libératrices de soupapes. Tout ce qui ne pouvait se dire ou se faire pendant les leçons de français, d'histoire-géo ou de mathématiques se déversait inéluctablement dans la grande cour. À peine sortis-je des sanitaires que mon nouvel acolyte surgit de nulle part. Il prit manifestement plaisir à s'éclaircir la gorge, puis reprit ses bavardages en m'accompagnant dans la fosse aux lions, cernée par des murs de brique rouge et de nombreux arbres promettant des espaces semi-privés dans lesquels certains élèves se cachaient pour braver les interdits.

— Tu vois les trois filles près du banc à côté des pots de fleurs ? Elles sont inséparables. Il y a Emma, la blonde avec sa robe blanche. Tout le monde l'appelle Miss France. D'après mes calculs, soixante-dix-sept pour cent des garçons voudraient sortir avec elle.

— Toi aussi, alors ?

— Euh, non, rougit-il. Moi j'ai plutôt un faible pour Manon, à sa gauche. Tu la vois ? Elle porte des lunettes et elle a toujours un ruban de couleur dans les cheveux. Elle est aussi avec moi au club d'échecs. On est toujours en concurrence pour être premiers de la classe.

Il se pencha pour ramasser un caillou et ajouta :

— Regarde attentivement ce gravier. C'est à peu près ce qu'il me manque pour la détrôner chaque trimestre.

— Et la troisième ?

— La plus discrète, sans aucun doute. Elle a un nom chelou, genre Laine ou Lune... un truc comme ça. En même temps, elle n'est pas d'ici. Elle se fait souvent charrier par des idiots qui lui lancent un *ni hao* quand ils la croisent. Ça veut dire bonjour en cantonais, je crois, mais Manon m'a dit qu'elle n'était pas chinoise.

— Et elle est de quelle origine, alors ?

— Japonaise, si je ne me trompe pas.

Discrète, peut-être, mais pas distraite pour autant. Parler avec ses amies ne lui avait pas empêché de nous relever du coin de l'œil. Elle portait une fine queue de cheval brune qui flottait au gré du vent. De ses gestes à sa tenue, tout semblait plus soigné que chez n'importe quelle autre fille.

Cédric me mit la main sur l'épaule pour me présenter Hugo, un gamin qui amusait tout le monde au loin. Puis il m'indiqua enfin le groupe des empêcheurs de tourner en rond que j'avais vaguement aperçu en classe, avachis sur le tronc d'un vieux platane :

— Là-bas, c'est la bande à Maël, celui qui fume en douce. Le crâne rasé, c'est Jules le hargneux et le bouclé, c'est Mathis le terrible. Ils sont toujours fringués comme des riches. Le père de Jules va souvent au Japon et lui ramène des mangas. La chance ! Le problème, c'est qu'il ne se gêne pas pour raconter à tout le monde la suite des histoires qui ne sont pas encore éditées ici. Le père de Mathis, il paraît qu'il est flic ! De toute façon je ne te conseille pas de les approcher, ajouta-t-il en les pointant du doigt.

Les trois lascars le remarquèrent, le plus gros des trois écrasa sa clope sur l'écorce du pauvre végétal et sembla convier ses potes à nous accoster. Leur démarche - mains flanquées dans les poches de leurs frocs laissant entrevoir l'élastique de leurs caleçons et finissant en accordéon sur des godasses mal lassées - criait haut et fort qu'ils ne venaient pas nous taper la bise.

— Hé, p'tit Cédric, tu as un nouveau petit ami ? On ne perd pas son temps à ce que je vois, lança le plus moche des trois.

L'envahisseur nous souffla son haleine pestilentielle dessus.

— Je te présente Maël, dit la pipelette reculant d'un pas en toussant.

— Oh, mais c'est qu'il se croit invincible quand il est en couple ! Il t'a apporté un petit cadeau dans sa petite sacoche ? ajouta Jules.

— C'est bon, fichez-nous la paix, répondit-il timidement.

— Tu as quoi dans ton sac ? dit enfin Mathis le bouclé en mâchant un chewing-gum du bout des dents.

— Ça te regarde ? répondis-je.

Maël prit le temps de sourire à ses deux compères d'un air entendu et fit un signe de la tête pour ordonner l'attaque.

— Ouais ! Et pas qu'un peu. Mathis ! beugla-t-il depuis sa poitrine vibrant sur un ventre porcin. Ne reste pas là sans rien faire ! Prends-lui son bras !

Mathis le terrible me saisit le bras gauche et Jules le hargneux s'occupa du droit. Cédric déguerpit comme un ballon de fête lâché pendant le gonflage tandis que je tâchais de me libérer.

— Vas-y Maël, la banane ! cria Mathis. C'est qu'il s'agit l'enfoiré !

Incapable de me servir de mes poings et à force de viser l'entrejambe en soulevant la poussière des gravats, nos yeux se mirent à piquer. La Fermeture Éclair de mon sac se trouvait à deux doigts de leurs mains poisseuses. Dans l'agitation, Jules renversa quelqu'un qui passait derrière. Détournant ma tête de Maël pour mieux voir la silhouette qui se plaignit, je pris une mandale du côté droit. Une main empoignait déjà ma sacoche de ceinture tandis qu'une autre malmenait le zip. De mon œil gauche encore ouvert, je pus distinguer un gabarit gigantesque à travers le nuage de particules.

Un index toqua sur l'épaule de Maël. Il eut à peine le temps de se retourner qu'il prit une claque magistrale sur l'oreille. L'observer en train de chouiner fut encore plus satisfaisant. Les deux hyènes me relâchèrent immédiatement et détalèrent dans des directions opposées.

— Mais bordel, t'es qui toi ? beugla Maël d'une voix chevrotante.

Je ne pus m'empêcher de crier « Alex ! » en reconnaissant mon géant de frère qui empoignait maintenant le col du gamin dont la morve menaçait de gagner sa bouche. Je connaissais les patates de gitan de mon frangin. Une deuxième sur l'oreille déjà chaude et mon agresseur était bon pour la rééducation faciale.

— Fous le camp et ne t'avise plus de toucher à mon frère.

Le pleurnichard ne se le fit pas dire deux fois et décampa en titubant. Mes esprits retrouvés, je me dépoussiérai le jean puis serrai mon héros, la tête plaquée sur son torse.

— Tu as déjà des ennuis le premier jour ? Il faut vraiment que tu apprennes à te défendre, blaireau.

— Ce n'est pas juste. À un contre trois, je n'ai aucune chance et tu le sais.

— Qui a dit que c'était juste ? Va te faire soigner, ton œil ressemble à une couille.